

CONVERGENCES

Thierry Filou

Éditions ThoT
Roman

Dans son nouveau roman, Thierry Filou aborde le thème de la séparation familiale avec beaucoup de justesse. Le lecteur se retrouve immergé dans des ambiances que l'auteur rend presque tangibles, même si le récit demeure intemporel et universel.

Toujours inspiré par son nomadisme, et fort d'une grande sensibilité, il sait transmettre et partager les images dont il est imprégné. Pour autant, il entretient une certaine originalité pour faire évoluer ses personnages dans un univers parfois onirique mais surtout criant de vérité.

L'écriture demeure chez lui une force pour exprimer, souvent la douleur, parfois la joie, et procure des émotions qui résonnent en nous. L'histoire développée dans ce récit devient unique. Elle interpelle en dévoilant des pans de la nature humaine dont l'écrivain se saisit pour impliquer le lecteur en faisant jaillir la souffrance subie par ses héros.

L'aboutissement de ce second roman nous rappelle que le bonheur si simple se trouve parfois malheureusement bien ébranlé par des événements inattendus.

PUISQUE VINT L'ENFER

Ma main vient glisser sur cette surface lisse et trop bien polie, afin de refermer l'ordinateur portable. Mon doigt, ne réagissant plus à aucune stimulation, s'endort en composant des messages.

Il devient raisonnable de faire apparaître sur l'écran encore lumineux : « TABOO vous remercie ».

Puis ne surtout pas oublier d'effacer les traces de mon passage dans ce monde qui me permet d'espérer mieux que quelques échanges virtuels.

Mes yeux, si vifs d'habitude, ont une fâcheuse tendance à ne plus pouvoir empêcher mon cerveau de divaguer. Je sens à peine mon corps se relâcher, confortablement installé au fond de ce fauteuil club, et le cuir de sa surface m'engloutir dans un océan de sommeil...

Bercés au rythme du clapotis des autres bateaux, nous étions là, radieux, assis au fond de cette embarcation.

Mon père qui aimait fumer à l'arrière de la jonque laissait

échapper de sa bouche émaciée un filet de vapeur qui rapidement se désagrégait pour se mélanger à cette atmosphère dont je garde quelques souvenirs précis.

Nous vivions simplement, mais à n'en pas douter, confortablement. Certainement une fois par semaine, lorsque mes parents ne travaillaient pas, nous passions une bonne partie de la journée à naviguer. J'ai le souvenir – peut-être avais-je six ou sept ans – de belles journées ensoleillées où la fraîcheur de l'air distillé par l'eau et la progression de l'embarcation nous procuraient un sentiment de bien-être. Quel contraste avec cette chaleur moite et étouffante qui venait en permanence nous envelopper pour mieux nous éprouver lorsque nous restions à la maison.

C'était plutôt une case qu'une maison. Mes parents, discrets et attentionnés, l'avaient agréablement arrangée. Peu de lumière passait, et seuls quelques filets d'une clarté franche s'imprimaient sur le bois lisse et doux du plancher.

— Pierre, viens manger, le repas est servi !

J'aimais tellement ce moment où j'abandonnais l'univers confiné de ma chambre en dévalant l'escalier, plus proche d'une échelle d'ailleurs, pour m'installer aux côtés de mes parents. Ma mère nous gâtait toujours de mets savoureux dont l'odeur restera à tout jamais gravée dans mon esprit.

Plusieurs coupelles vivement colorées composaient ce festin. La porcelaine blanche était délicatement décorée de motifs usuels dans notre pays, irradiant un bleu azuré doux et rassurant. En ai-je encore le souvenir, ou mon cerveau a-t-il transposé avec ce que j'ai vu plus tard ? Peu importe. J'aime à garder en mémoire ces pousses de bambou mêlées à quelques feuilles d'épinard. Délicieuse préparation culinaire

simplement saupoudrée de minuscules grains de piments, dont la couleur rouge marie avec délice cette création gastronomique faite de beige et de vert.

Souvent, mon père préparait quelques petites brochettes de poulet qu'il avait auparavant enduit de citron vert, d'huile et d'herbes finement hachées. J'adorais sentir l'odeur de fumé que dégageait la cuisson de ces compositions. Elles étaient simplement posées sur la grille noircie par les braises éparpillées au fond d'une vieille jante, celle d'un véhicule qui sans doute traînait encore sa carcasse sur quelques routes défoncées de notre pays.

Les jours s'écoulaient paisibles et heureux. Tous les matins, j'appréciais cette effervescence qui animait notre logis. Mon père était prêt le premier. Il devait se rendre jusqu'à la rivière, enfourchant son vélo, pour le laisser, au milieu d'une véritable escadrille, ou même parfois d'une armée de ces cycles plus ou moins rouillés. Le bateau qu'il empruntait ensuite, sur lequel ouvriers et marchandes se serraient, lui permettait de traverser cette eau que l'on pouvait considérer comme une potion. La teinte était opaque, et l'on aurait dit une étoffe ou un ornement fait de feuilles de palmier tressées. J'avais quelquefois accompagné mon père durant les vacances, pour l'aider. L'étrave brute venait doucement glisser sur les fleurs d'eau disposées de manière erratique par la force d'un courant, ou par le hasard des tourments que provoquait cette foison d'embarcations.

J'aimais me poster à l'avant et imaginer de quel côté le nez du bateau allait passer. La tige du lotus, courbée vers le soleil, imprimait une dérive à cette fleur que je comparais à un vaisseau. Comme j'imaginai une galaxie, ces narcisses resserrés,

ainsi que tous les épiphytes de ces plantes, égayant cette lotion verdâtre, représentaient une myriade de météorites que notre embarcation voudrait éviter. Le jeu était imprégné dans mon esprit, et seules quelques gerbes de cette eau épaisse et enveloppante venaient, lors de certaines rencontres de mes « vaisseaux », me ranimer vers la réalité.

L'usine de poterie était proche. Les fours, imposants et bâtis de briques colorées, marquaient le quai qui n'était autre qu'un remblai. Mon père, pourtant si maigre et si frêle, sautait allègrement, comme tous les ouvriers, pour se retrouver les deux pieds sur cet amas de pierres rougeâtres concassées. C'était en fait un mélange de terre, de cailloux et de fer que l'eau continuait inlassablement d'importuner, tout au long de sa rude journée de travail...

J'ouvrais un œil avec l'odeur délicieuse des trouvailles culinaires de ma mère. C'était souvent quelques petites galettes de riz légèrement rôties et délicatement enduites d'une préparation sucrée à base de miel et de thé vert. En plus du désir de saluer mon père avant son départ, les bienveillantes attentions de ma mère me motivaient pour sortir de mon lit douillet.

Descendre cet escalier à reculons, sentir sous mes pieds nus et encore chauds la douceur mêlée à la force du bois me remplissait de joie.

Bien sûr, j'aurais aimé partager ces moments agréables avec un frère ou une sœur, mais qu'importe, mes parents étaient là, doux et prévenants.

J'attrapais ma besace après avoir dévoré mon petit déjeuner, et j'appréciais particulièrement de marcher dans cette ville pour retrouver mon école. Le matin, la moiteur

n'avait pas encore eu le temps d'investir les moindres recoins et dédales de cette cité. Le chaos semblait maîtrisé, des hordes de vélos, remplacés progressivement par des vélomoteurs, se regroupaient comme des bataillons pour former des trains entiers. Tous les employés se rendaient à leur travail ainsi, les transports en commun peu développés n'avaient jamais séduit les habitants de ce pays ; soit d'indépendance, désir de maîtriser son temps, quelles qu'en fussent les raisons, le ruban coloré et doucement vibrant de ces *cyclopèdes* m'accompagnait et me rassurait pour retrouver ma classe.

J'y partageais une belle ambiance, et côtoyer mes camarades me procurait une certaine joie. Celle que j'aurais certainement pu ressentir dans mon univers personnel s'il avait été composé d'une famille nombreuse. L'avantage, c'est que lorsque tintaient les tubes métalliques pour marquer la fin des cours, je pouvais profiter d'une certaine tranquillité. Je rentrais parfois seul jusqu'à mon logis. J'en profitais alors pour m'enivrer des odeurs et des saveurs qu'il n'était pas difficile de traquer. Quelques venelles escarpées me menaient tout droit vers ces petites places ombragées de tôles et de bois. Les commerçants attendaient patiemment le chaland. Bien entendu, je me délectais particulièrement à observer les poissons et autres batraciens se débattre dans si peu d'eau au fond d'une cuvette colorée. Il y avait aussi ces étals de fruits et légumes qui me faisaient rêver. J'observais cette boule rougeâtre ornée de poils jaunis qui venait se recroqueviller pour mieux surgir lorsqu'on voulait les anéantir. Et puis ces obus verts à pointes-de-diamant qui dégageaient une odeur si forte. Celle-ci ne pouvait que provoquer une réaction, souvent habilement contenue, de la part des passants.

— Viens donc goûter, bonhomme, me criaient ces femmes accroupies ou simplement adossées à leurs petits commerces.

Je leur répondais par un sourire et en profitais pour m'enfuir vers de nouveaux horizons.

Les marchés étaient bien structurés. Sous la relative fraîcheur des allées protégées, seuls quelques fragments d'un soleil torride parvenaient à transpercer. L'éclat lumineux paraissait divin, il inondait le passage. À la faveur de cette lumière, des boules et autres perles brillaient comme mille éclats. Les étoffes, toutes très colorées, semblaient réclamer une harmonie avec les précieux parements. Les vendeurs, souvent tristement vêtus d'une tunique sombre, ne venaient en rien valoriser ces rouleaux de tissu multicolores.

Plusieurs femmes, pour la plupart accompagnées de jeunes filles, se plaisaient à flâner afin d'éprouver la qualité de l'étoffe. L'idée, du moins l'imaginais-je, était de créer des robes ornées de perles, pour mieux briller en société. Le contraste me fascinait : c'était surprenant de voir ces mères, petites et presque rabougries, simplement habillées d'une chemise fade, d'un caleçon quelconque et de sandales plastifiées, marcher aux côtés de leurs jeunes filles que je trouvais déjà élégantes avant même de les deviner parées de ces futures robes qui les faisaient immanquablement rêver.

Toutes les saveurs et les odeurs m'emportaient pour finalement m'inciter à me faufiler au milieu de cette foule compacte. Je retrouvais toujours la direction de la maison sans vraiment savoir par quelles ruelles je devais cheminer.

Le bonheur, simple mais réel, de me retrouver attablé pour goûter l'encas parfumé que ma mère m'avait confectionné, me permettait une pause extrêmement régénérante.

— As-tu passé une bonne journée, Pierre ? me demandait inlassablement ma mère.

Après lui avoir relaté quelques bribes des événements qui avaient émaillé ma journée à l'école, je grimpais me réfugier dans mon grenier, celui que j'imaginai être ma chambre, pour me consacrer à mes devoirs.

Les mois ont passé, j'ai grandi et mon esprit s'est un peu transformé.

Mon grand-père maternel venait parfois nous rendre visite. Il vivait seul depuis que ma grand-mère l'avait quitté et nous partagions souvent quelque repas le dimanche. L'après-midi, j'aimais particulièrement flâner à ses côtés pour me laisser conter ses souvenirs fascinants.

Il avait dû travailler dur dans les rizières pour pouvoir nourrir sa famille. Seule ma mère était restée, la maladie ou la tragédie avait eu raison de ses frères et sœurs. Peu d'informations, par pudeur ou volonté de me préserver, m'étaient parvenues concernant mes oncles et tantes que je n'avais malheureusement pas connus.

Nous marchions le long du fleuve – petit garçon je lui tenais la main – et nous observions ce ballet incessant de jonques chargées qui venaient approvisionner les commerçants. Ces embarcations arboraient en haut d'un mât la nature du chargement. Ainsi on pouvait voir se balancer au gré du roulis quelques noix de coco, un sac de riz ou de charbon.

Après avoir déambulé, nous nous posions sur le parapet. La fraîcheur de la pierre venait contraster cette gangue de chaleur gluante qui m'enveloppait, comme pour mieux m'anéantir. Parfois, Père-Grand, c'est ainsi que je l'appelais,

m'offrait un rafraîchissement : une noix de coco encore verte que le marchand s'empressait de tailler pour y sculpter une brèche parfaite dans laquelle je glissais une paille. Le liquide frais qui coulait dans ma bouche me procurait un plaisir qui ravissait mon grand-père ainsi que le marchand. Ceux-ci discutaient à l'ombre du parasol qui protégeait cette colline de noix. Souvent le vendeur sortait de sa poche arrière un paquet tout ratatiné. Il en extirpait alors deux cigarettes qu'ils fumaient en parlant. Mon esprit divaguait, je n'écoutais que la musique de leurs paroles et restais hypnotisé par les volutes de fumée qui venaient lécher la peau burinée de mon aïeul. Ensuite, une fois la pause terminée, le tailleur de noix venait s'accroupir de nouveau, laissant traîner son tee-shirt partiellement déchiré sur le sol.

Plus je grandissais, plus les sensations que j'éprouvais lorsque je traversais la ville devenaient inquiétantes.

Je devais avoir treize ans lorsque je me rendis compte d'une présence. De plus en plus de camions militaires venaient à sillonner la ville. Ils étaient chargés de soldats furieusement armés et roulaient toujours plus vite au milieu des rues. Les pelotons de vélos et de mobylettes devaient maintenant se dissocier pour laisser rouler ces bolides puissants. Tous les soldats portaient une casquette dont l'effigie m'intriguait. Cette étoile rouge arborée fièrement était comme un phare qui ralliait cette armée.

Un soir où je n'arrivais pas à trouver le sommeil, je surpris une conversation entre mes parents :

— Pighan, dit mon père, ne penses-tu pas que la situation politique devient inquiétante ? L'armée du Nord se montre

de plus en plus pressante. Les militaires investissent peu à peu nos rues, et ce soir je me suis fait arrêter.

— Arrêter ! s'étrangla ma mère, mais que t'ont-ils demandé ?

— Rien de particulier, ils voulaient simplement s'assurer que je circulais pour rentrer de mon travail vers ma famille. C'était trois jeunes types, pistolet à la ceinture et supportant sur leur treillis marron un fusil reluisant.

— Dis-moi Shaneg, ils ne t'ont pas brutalisé ?

— Non, ils étaient pacifiques, mais j'ai senti dans leurs mouvements une certaine nervosité.

— Que va-t-il se passer ? Nous sommes en train de perdre notre liberté ! J'avais tant d'espoir depuis que Pierre est né. Rappelle-toi comme nous nous sentions soulagés lorsque l'emprise occidentale s'est terminée. Nous sommes fiers d'avoir donné ce prénom à notre fils afin de l'intégrer à cette culture, dont il parle très bien la langue, et je croyais tant en son avenir.

— Mais Pighan, pourquoi parles-tu au passé, il ne faut pas dramatiser, Pierre pourra continuer d'étudier.

Pendant que j'entendais le tintement des verres à thé que ma mère lavait, mon esprit se mit à bouillonner, et toute cette confusion me dicta d'enfouir ma tête sous mon oreiller pour mieux me laisser emporter par un sommeil agité...

Les camions étaient alignés comme une escorte. Tous ces hommes en habits militaires restaient suspendus par les pieds, accrochés au bastingage des panneaux à claire-voie de ces monstres d'acier. Avec leurs mains gantées, comme des automates, ils faisaient tourner les roues. Doucement, mais avec une puissance que j'aurais voulu éprouver, le convoi

avançait. Il se dirigeait inexorablement vers les camarades de classe. Je restais prostré dans un coin de la cour, et mes copains qui se chamaillaient ne soupçonnaient pas même cette force invisible qui allait les écraser. Après une rencontre sportive, chacun prenait parti pour l'équipe que défendait son cœur. « Ceux du Nord sont plus forts et vous autres, petites créatures sudistes, allez finir engloutis par cette armée particulièrement bien organisée. » Je ne prenais jamais part à ces rixes d'adolescents qui consistaient à affirmer sa supériorité. À mes yeux, ces jeux étaient stupides. Peut-être par manque de courage ou dans une trop grande lucidité, je me voulais différent. J'étais évincé, mais la violence me poursuivait. Parfois, un petit groupe d'élèves venait à ma rencontre.

— Pauvre petite *Pierre*, tu crois te cacher comme un caillou ! Viens nous montrer ce que tu penses et défends tes idées.

Des coups de pied venaient m'effleurer comme pour m'intimider. J'avais très peur, mais ne laissais rien paraître. Mon grand-père m'avait appris à rester fier. Il savait garder ses distances, et lorsqu'il me racontait comment il avait été maltraité, je ne pouvais que l'imiter. Le travail dans les rizières était harassant. Tous les matins, il se levait bien avant que la brume se soit dissipée. Marchant en convoi derrière les bœufs tractant les charrues et les tombereaux, il devait patauger toute la journée dans cette terre détrempeée. Ses contremaîtres étaient impitoyables. Ils pointaient la cadence de ses plantations ou la quantité de ses récoltes.

Ses habits, disons plutôt des guenilles, étaient rapidement imprégnés de son labeur. L'odeur de la fange et de la sueur venaient à l'étouffer, mais il n'avait pas le choix, il devait continuer !